

Ehud Barak, le Faucon de la Paix,
Paule-Henriette Levy
et Haim Musicant, Plon.

A lire le chaleureux livre consacré à Ehud Barak, élu Premier ministre depuis mai 1999, les Israéliens peuvent dormir tranquilles : les premiers mots du nouvel élu seront pour définir ainsi ses axes de négociations avec les Palestiniens, fondées sur la séparation territoriale : « Jérusalem sera unie sous notre souveraineté à jamais ; il n'y aura pas de retour en quelques circonstances que ce soit aux frontières de 1967 ; pas d'armées étrangères à l'Ouest du Jourdain ; la majorité des habitants de Judée-Samarie resteront dans des zones placées sous notre souveraineté ». (p.31).



ne sera pas donné une seconde chance aux faibles. Je dis aussi que nous sommes un État fort ; il faut cesser d'avoir peur. Ne pas se sentir menacé par n'importe quelle ombre au mur ».

Marié à une sépharade, dont la famille de Tibériade est établie en Israël depuis sept générations, Ehud Barak, chou-chou des médias français, est moins éloigné de Netanyahu que ces médias ne le pensent. Leurs pères furent amis, lorsque ces deux jeunes lithuaniens étudiaient ensemble à l'Université de Jérusalem en 1930. Sans parler de l'amitié de Barak pour Yoni Netanyahu, tombé à Entebbe.

Julien Jérôme

NB : Dans la bibliographie, pourquoi faire figurer une hâtive compilation, les délires de Kapeliouk ou d'estimables « news » parisiens dont la compétence en matière moyen-orientale reste à démontrer.



- *Le siècle de Sartre* de B.H. Levy, Grasset.
- *L'adieu à Sartre* de Michel A. Burnier, Plon.
- *Sartre* de Denis Berthollet, Plon.

AFFLUX DE LIVRES VINGT ANS APRÈS LA MORT DE SARTRE

Capable à la fois de justifier le terrorisme palestinien, au lendemain du massacre de l'équipe israélienne (onze athlètes tués) aux Jeux Olympiques de Munich, en septembre 1972, dans La cause du peuple (brûlot de petits-bourgeois convertis au maoïsme, après leur crise d'acné de mai 1968) et deux ans plus tard, en 1974, de s'opposer vigoureusement aux positions anti-sionistes de l'Unesco, tout comme,

quatre ans plus tard, en 1976, de se rendre à l'Université de Jérusalem pour y accepter le doctorat honoris causa, Jean-Paul Sartre a manifesté une ambivalence difficile à l'égard de l'État d'Israël.

C'est le mérite de Bernard-Henry Levy de rappeler ces faits dans le brillant essai qu'il consacre au philosophe de l'existentialisme, (*Le siècle de Sartre*, Grasset). Comme B.H.L. garde son côté irritant, il ne peut s'empêcher de formuler une inutile incongruité sur la sainteté mythique des partisans du « grand Israël » qu'il fourre dans le même sac que l'URSS ou la Chine.

C'est le même Sartre qui se contorsionne, en 1972, pour rester dans sa ligne de préfacier des *Damnés de la terre* de Franz Fanon ou des *Porteurs de valises* du F.L.N. de son ami Francis Jeanson, pour écrire que « le terrorisme est une arme et que l'attentat du Munich ayant eu lieu au cours de compétitions internationales qui réunissaient des centaines de journalistes de tous pays a revêtu une importance mondiale... ».

L'auteur des *Mots*, quand il dérapait, se payait vraiment de mots...

Dans son *Adieu à Sartre*, Michel-Antoine Burnier qui fut, dans les années soixante, un sartrôlâtre éperdu, est plus cruel encore. « Un jour de 1953, Pierre Mendès-France demande à Roger Stéphane (journaliste) : "Vous connaissez bien Sartre. J'aimerais déjeuner avec lui?". La réponse de Sartre fut : "Pas question. Je n'ai rien à dire à un homme politique bourgeois !" ».

Naïf, au point d'être surpris par l'antisémitisme rabique de Ben Bella au lendemain de l'indépendance de l'Algérie, Jean-Paul Sartre fut plus que complaisant à l'égard de l'URSS stalinisée, dont il avait pourtant décelé, en 1951, la tragique imposture.